

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 7

Artikel: Les arts de luxe [à suivre]
Autor: Nab, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'art primitif de notre race, que la mémoire de nos paysans a su nous conserver, et qui sont dignes de l'attention des plus délicats et des plus éclairés.

JULIEN TIERSOT.



LES ARTS DE LUXE¹

JE ne sais plus quel grand maître a dit : « La musique est un art d'une noble inutilité. » C'est là une parole vraie et juste ; en effet, il n'y a pas d'art au monde plus inutile et plus noble. Encore les autres arts pourraient au besoin justifier leurs prétentions, en supposant qu'ils en eussent. La poésie chante les grandes choses de la nature et de l'humanité ; la peinture reproduit pour l'avenir les belles actions du passé ; la statuaire immortalise les mortels glorieux ; mais la musique ? Si l'on excepte ces hymnes patriotiques, *la Marseillaise*, les hourras et tous les cris sublimes sortis de la fièvre ardente du moment, dont on ne conteste pas le sens, il est vrai, mais alors dont on conteste l'origine, car à peine si l'art ose les réclamer, la musique ! qui dira jamais ce qu'elle enseigne ? qui dira seulement ce qu'elle chante ? C'est un livre immense où toutes les sensations ont leur page, un lac où viennent se réfléchir toutes les nuances du ciel de l'âme, tour à tour orageux, serein, illuminé de splendeurs boréales. Les amoureux rêvent, les penseurs méditent, les enthousiastes s'emportent, et les dilettanti purs se pâment d'aise. Le caractère de la grande musique, c'est d'être profonde, vague, indéfinissable, de réfléchir toute chose en son sein. Chacun trouve en elle l'exaltation, ou pour mieux dire la poésie du sentiment qui le possède. Les senti-

ments de chaque individu se transfigurent dans la musique : le plaisir devient ivresse, le calme quiétude, la douleur mélancolie, mais de moralité il n'en faut pas chercher. Plaisante chose en vérité, que la moralité d'une mélodie ! Voilà sept notes, combinées de telle façon, elles vont prêcher la vertu, de telle autre le vice. Pourquoi ne pas soutenir en même temps avec le maître de musique du *Bourgeois gentilhomme*, que tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique, et que si tous les hommes apprenaient la musique, ce serait le moyen de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle ?

Bonne ou mauvaise, la musique n'engendre point les passions, elle en développe les germes quand ils existent dans l'âme de ceux qui l'entendent ; encore ce fait lui-même est-il une exception. Et qui pourrait soutenir que, pour le plus grand nombre, la musique soit autre chose qu'une sublime jouissance de l'esprit et du cœur, qu'un objet de plaisir et de dilettantisme raffiné ? Mais, dites-vous, parmi toutes les partitions glorieuses qui nous sont venues du passé, il n'y en a pas une où il ne se trouve de hautes idées de philosophie, et quelquefois de morale, d'accord ; mais êtes-vous bien sûr que les idées qui vous préoccupent existent dans la musique, et ne vaudrait-il pas mieux croire qu'elles sont en vous, et que c'est là, dans votre âme, que la fanfare extérieure les éveille et les fait chanter ? La grande musique, la musique de Beethoven, par exemple, comprend tout ; il n'y a pas au monde une idée philosophique ou religieuse qui lui soit étrangère, et si l'on cherche le secret de cette universalité, on le trouvera dans le génie du maître, dans la beauté simplement musicale de ses chefs-d'œuvre. Il s'agit avant tout de remplir les conditions de l'art dans lequel on s'exerce. Déjà, vers la fin du dernier siècle, cette préoccupation de franchir les limites naturelles de l'art se faisait sentir. Je lis dans une brochure publiée au temps de Piccini ces paroles qu'on pourrait presque appliquer au nôtre : « Par quel singulier caprice l'homme a-t-il toujours demandé à la musique de peindre avec des sons ! Exigera-t-il aussi de la peinture qu'elle chante avec des couleurs ? Sont-ce les mêmes moyens qui

¹ L'article suivant que nous empruntons à la *Revue et Gazette musicale* de l'année 1839 nous paraît digne d'être remis au jour. Et l'on pourrait presque dire qu'il est d'actualité ; en effet, que fait l'Etat pour notre art ? Il subventionne les théâtres, c'est vrai ; mais la musique pure, la musique absolument et exclusivement musique ?? (Réd.)

portent les impressions de ces deux arts jusqu'à l'âme ? et doit-on s'attendre que leurs procédés seront semblables tandis que leurs objets sont si différents ?

» Les couleurs et leur étendue, voilà le moyen de la peinture.

» Les sons et leur durée, voilà le moyen de la musique.

» Mais le musicien ne se borne pas plus à copier des corps sonores que le peintre à copier des objets colorés ; l'ambition commune à ces deux artistes, c'est de se frayer par les sens une route au cœur humain. L'un rappelle aux yeux nos passions par les gestes qu'elles ont fait naître ; l'autre les rappelle aux oreilles par les accents qu'elles ont fait entendre, et d'un heureux entraînement de chants et d'images, résulte le plaisir que nous goûtons. »

Que la musique s'occupe d'être belle, belle selon les éternelles lois de la mélodie et de l'orchestre, et les idées philosophiques ne lui manqueront pas ; elle sera un jour philosophique, sociale, humanitaire, par cela seul qu'elle est belle. Il y a des gens qui veulent à toute force appliquer les théories de leur siècle aux œuvres du passé, et prêtent aux grands maîtres morts depuis cent ans, les rêves, les fantaisies et les ambitions du jour. Ce qu'un musicien a fait dans la simplicité de son âme, pour une pure raison d'art, de succès ou de convenance, on l'attribue à je ne sais quelle préoccupation des plus graves intérêts de l'homme et de l'humanité. Que de choses n'a-t-on pas vues dans le *Don Juan*, que Mozart n'y avait pas mises ? Si Mozart revenait sur la terre et s'il allait à l'Opéra, il serait certes bien étonné de voir son *Don Juan*, ce franc libertin, ce joyeux débauché qui ne demande qu'à se divertir, qu'à trouver partout la fille jolie et le vin bon, transformé en une sorte de Lucifer qui soutient de parti pris une lutte acharnée contre le ciel, et sa donna Anna, si ardente, si échevelée, si Espagnole par le cœur et les sens, devenue une Juliette mélancolique, tout cela pour obéir aux idées du moment, et prouver qu'il y avait bien de la philosophie dans sa musique. L'expression musicale est indéfinie, chacun se l'explique selon son humeur et le caprice du moment ; bien plus, il n'est pas rare que le même morceau entendu à deux reprises éveille

en vous deux sensations différentes ; le côté humain, celui qui regarde la sensation, l'effet varie toujours ; il n'y a que le côté musical, le côté vraiment beau, qui ne change pas....

La musique est le premier de tous les arts, justement parce qu'il est le plus inutile. Ce que je crains surtout pour la musique, c'est le jour où son utilité sera reconnue de tous, et ce jour arrivera pour vous plus tôt que vous ne pensez ; grâce à ces innombrables concerts forains qui se multiplient sans raison dans tous les carrefours. On ne peut faire un pas maintenant dans Paris sans rencontrer une symphonie plus ou moins rehaussée de cloches, de chaises cassées, de flammes du Bengale et de coups de pistolet. Qu'on ne s'y trompe pas ; bien loin qu'elle doive jamais en retirer le moindre avantage, la musique a tout à perdre à ces spéculations qui pervertissent le goût et le corrompent sans retour. Le digne bourgeois devenu dilettante par la grâce de Musard, au temps heureux où il se promenait après dîner sous les tilleuls des Tuileries et sentait son âme s'épanouir et ses poumons se dilater aux chaudes bouffées des orangers ; le digne bourgeois était incontestablement bien moins éloigné de comprendre Beethoven, Weber, Rossini, Meyerbeer, la musique enfin, qu'aujourd'hui que les concerts en plein vent se sont chargés de son éducation, et qu'il a la cervelle farcie des plus vulgaires refrains de la rue et du carrefour. Au moins, au temps de sa bienheureuse ignorance, il n'avait pas d'opinions en musique, celle qu'il s'est faite aujourd'hui est fausse et ridicule ; la belle avance en réalité ! Il ne s'agit pas de mettre l'art au niveau de la multitude, c'est à la multitude de s'élever à la hauteur de l'art. Mieux vaut cent fois que la Muse reste à jamais ignorée de la foule, s'il faut qu'elle achète les applaudissements et la popularité au prix de sa noblesse et de sa pudeur. Que signifie l'égalité dans les choses de l'intelligence ? Le génie est une royauté mystérieuse ; vouloir la mettre au niveau de tous, c'est tout simplement la ravalier sans profit pour personne. Pour s'élever aux sphères où plane cette divine majesté, il faut avoir des ailes ; et ces ailes c'est le travail, c'est l'intelligence qui les donnent ; vouloir faire descendre le génie au milieu de la foule, c'est faire le brutal métier de ces

Cosaques qui s'étaient attelés à la colonne Vendôme comme des bœufs à la charrue, et poussant des cris féroces, tiraient pour la coucher par terre la sublime masse d'airain.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC NAB.



CHRONIQUES

GENÈVE. — « Combien de fois, aux exécutions de mon *Requiem* », — c'est Berlioz qui parle, — « à côté d'un auditeur tremblant, bouleversé jusqu'au fond de l'âme, s'en trouvait-il un autre ouvrant de grandes oreilles sans rien comprendre. » Je suis un peu dans le cas de cet autre, avec cette différence qu'ouvrant de grandes oreilles, ou, si l'on me permet d'échapper à l'épithète vengeresse qu'appelle l'expression de Berlioz : avec cette différence qu'ouvrant les oreilles toutes grandes j'ai compris ; la musique du Berlioz de 1837 n'a rien d'abstrus en 1895. Mais, malgré cette compréhension et quoique je n'aie nullement été surpris ni dépaycé par l'« aspect colossal » et par la « physionomie étrangement gigantesque » du *Requiem*, — c'est toujours Berlioz qui parle, — je n'ai ressenti, je l'avoue, ni l'émotion éprouvée à l'audition de tant d'œuvres belles, ni même le frisson spécial que j'attendais. Pourquoi cela ? Sans récrire le réquisitoire que M. Hanslick, ennemi juré de la musique expressive, a dressé contre la *Messe des morts*, il sera peut-être de quelque intérêt de chercher la réponse à cette question. Pourquoi, allant de bonne foi entendre une œuvre très vantée, ne la connaissant point, n'en ayant point lu des critiques avant le concert, ni celle de Hanslick, ni d'autres, me faisant d'avance un plaisir de cette audition, pourquoi, à part quelques rares moments, ai-je éprouvé une impression dominante d'ennui ?

La chose peut sembler d'autant plus curieuse que l'exécution a été splendide, presque irréprochable. Une masse chorale, exceptionnelle chez nous, de deux cents chanteurs : quarante basses, formant un ensemble puissant et moëlleux à la fois, trente ténors, suffisamment vigoureux, soixante-dix soprani et cinquante alti, de la fraîcheur qu'ont les voix de femmes à la Société de chant du Conservatoire, tous admirablement stylés par M. le professeur Ketten, nuancant tout

avec un art parfait et chantant d'un bout à l'autre avec la même sûreté, même dans le scabreux *Quærens me, a capella*, qu'à Paris même M. Colonne n'ose pas faire chanter sans le secours de l'orgue et où ils n'ont pas bougé d'un quart de ton. Un orchestre symphonique un peu effacé peut-être, mais très suffisant quand même, et renforcé par une batterie formée des musiciens les plus célèbres du lieu, j'ai nommé MM. Jaques-Dalcroze et Barblan, timbaliers, et Willy Rehberg, grosse-caisse qui, suivant scrupuleusement les minutieuses indications de Berlioz, avait « placé la caisse debout » et la « frappait avec deux tampons alternativement de chaque côté » (*sic*). Enfin, à défaut des quatre prescrits par Berlioz, deux orchestres de cuivres, — qui faisaient du bruit comme quatre ; — on se contente des deux orchestres à Paris et ailleurs, et les exécutants étaient des membres de l'Harmonie nautique triés sur le volet. Toute cette armée sous la conduite de M. Ketten, qui l'a très brillamment menée à la victoire.

Si donc, je n'ai été empoigné ni peu, ni prou, ce n'est pas, comme souvent, pour avoir souffert d'une mauvaise exécution.

Serait-ce que le *Requiem* de Berlioz n'est pas de la musique religieuse, qu'il est dépourvu de tout accent de piété, même feinte, et de tout élan de foi ? Non pas. Il faudrait ne rien savoir de ce que fut Berlioz pour attendre de sa part la ferveur et la contrition. La religion catholique est pour lui « la Belle Romaine » ; « embrasser la Belle Romaine », à cela se ramène et se réduit son sentiment religieux, et il n'y a pas place dans un *Requiem* pour de semblables effusions. Mais, à défaut des éléments supérieurs et plus proprement chrétiens du sentiment religieux, son élément inférieur était accessible à Berlioz : la crainte, la terreur, qui sont pour l'ethnologue ce qu'il y a de fondamental dans le sentiment religieux et qui jouent un grand rôle dans le texte latin du *Requiem*. Et, à côté de cela, ce texte parle de mort et de repos éternel, idées dont un poète tel que Berlioz devait être vivement impressionné. Il y avait là pour lui une matière suffisante.

Laissons donc de côté la religion. La *Grande Messe des morts* m'a tout simplement déplu pour la pauvreté de son contenu musical. Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais entendu, qu'on pût écrire une œuvre faite de sons aussi étendue et d'aussi grande envergure apparente, et cependant aussi peu « musicale », au sens que je me plais à attacher à ce mot.

Berlioz, que je cite encore, dit, après avoir